

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Réponse à François Ricard

André Vanasse

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1979). Réponse à François Ricard. *Liberté*, 21(3), 112-114.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Réponse à François Ricard

ANDRÉ VANASSE

Vous me permettez, cher François, d'écrire votre nom en toutes lettres même si dans votre « Amende honorable à Monsieur V. » parue dans l'avant-dernier numéro de *LIBERTÉ* (Vol. 21, no 1, jan.-fév. 1979, pp. 113-123) vous n'osez pas, comme on le fait pour Yawhé, prononcer mon nom, vous contentant d'un « V », ma foi, fort symbolique.

Dois-je vous le confesser ? Je n'ai rien d'un dieu. Je suis tout à fait humain et même vulnérable. Vous comprendrez alors que votre cynique « amende honorable » me flatte et même m'étonne : je vous ai trop souvent vu manipuler la masse pour ne pas être surpris d'être attaqué à la sarbacane. J'en conclus que dans votre esprit j'occupe une place à part. J'en suis ravi. J'oserai même aller plus loin : je constate avec ahurissement que vous avez non seulement lu avec attention mon texte sur le dernier roman de Fernand Ouellette mais que vous l'avez déchiffré mot à mot afin d'en faire une très sérieuse exégèse. Quel honneur ! Cette marque de respect est d'autant plus significative que mon collègue Gérard Bessette, malgré qu'il ait eu droit à vos jugements à l'emporte-pièce lors de la parution de son essai sur *Trois Romanciers québécois*, n'en avait pas pour autant mérité une lecture aussi attentive que la mienne. A ce point d'ailleurs que le lecteur curieux se demandait avec inquiétude de quels romanciers Bessette avait bien pu parler. Par contre il savait qu'il écri-

vait fort mal et surtout, ô malheur, qu'il pratiquait cette ridicule méthode d'interprétation des textes que quelques fameux esprits dénomment « psycho-critique ». Vous affirmiez péremptoirement à l'époque que la psychanalyse était morte. Evidemment de Paris à Munich, de Munich à New-York et même à Montréal, tous les intellectuels avaient applaudi à votre trouvaille. L'on se demandait même (en sourdine bien entendu) comment, diantre, vous aviez pu accoucher de cette idée lumineuse qui n'avait, jusqu'à ce jour, effleuré l'esprit d'aucun mortel.

Je n'ai pas, je le confesse, cette habileté pour les aphorismes. Je suis bien souvent saisi du doute et je n'oserais même pas affirmer que la psychanalyse vit ces temps-ci son âge d'or. Il se pourrait même qu'elle ait vieilli prématurément et qu'elle connaisse, de ce fait, une agonie brutale. Cela se peut.

Je sais par ailleurs qu'elle représente pour l'instant un instrument théorique fort appréciable puisqu'elle a permis non seulement la naissance de techniques thérapeutiques nouvelles (bio-énergie, gestalt, analyse trans-actionnelle, « primal scream », etc.) mais a aussi servi de point d'ancrage à une réflexion sur le texte littéraire et ses rapports avec l'inconscient.

La théorie psychanalytique, dans mon esprit tout au moins, n'entretient aucune visée totalitaire. Elle constitue un lieu théorique de réflexion. A ce titre elle vaut autant que la socio-critique ou la sémiologie. A l'instar des autres théories littéraires, elle suit donc les mêmes méandres qui vont de l'errance à la production de riches intuitions. Ainsi se meut l'heuristique.

Cela étant dit, je n'ignore pas que de votre côté, vos multiples occupations vous ont obligé à consacrer un nombre considérable d'heures à la lecture d'oeuvres de création. Dans la circonstance je comprends aisément que vous ne vous intéressiez que très secondairement aux spéculations théoriques. Cela est normal. On ne peut pas tout faire en ce bas-monde. Je comprends mal par ailleurs que cet inintérêt vous incite à vilipender ceux qui s'y exercent. Cela me paraît regrettable.

Vous saisissez, cher François, pourquoi, en lisant votre louangeuse « amende honorable », je sois resté interloqué. Se pourrait-il, me disais-je, que François Ricard ait été converti ? Je ne cacherai pas que j'ai été bien près de défaillir quand j'ai lu le dernier paragraphe de cette analyse qui m'était consacrée :

Un mot, en terminant, dira donc toute notre pensée : à Monsieur V., un grand merci ! Et de grâce qu'il continue vaillamment à psycho-critiquer. Nous ne pourrions tous, tant que nous sommes, qu'en tirer un grand profit (p. 123).

Que dire sinon que je tiens à vous remercier, cher François, de l'encouragement que vous me prodiguez. Je me félicite d'avoir produit ce compte rendu. Grâce à lui je me suis placé, par un divin hasard, sur votre chemin de Damas. Cela me vivifie et me gonfle d'espoir : que vous, Monsieur Ricard, eussiez été amené à réfléchir sur la théorie psychanalytique et l'ayez même, pendant quelques lignes, pratiquée me fait croire au miracle.

Se pourrait-il, qu'après Ryan, la main de Dieu... ?

P.S. Comme je vous sais intarissable dans l'art de la réplique, je vous signale, cher François, que, quant à moi, je considère maintenant l'incident clos. Je n'ai pas l'intention de m'engager dans une correspondance sans fin à propos d'un événement qui n'en mérite pas tant.